

Le Mangeur de Loups

© 2013 Annick MAURIANGE



LE MANGEUR DE LOUPS

La solitude. Le silence. Le calme.

J'aime ça. N'entendre que le vent souffler dans les pins, le travail du pic-vert, les feuilles mortes crisser, et les brindilles casser sous mes pas. Je suis le seul homme à dix kilomètres à la ronde. Je me sens Dieu dans cette nature infinie.

Le jour je chasse, cultive ma parcelle de terre, marche à travers les bois. J'observe la faune, la biche guidant son petit, la renarde apportant un mulot mort dans son trou, l'écureuil affairé à l'élaboration de son garde-manger...

La nuit, j'écoute le hullement de la chouette, j'observe les yeux lumineux des petits carnivores qui rampent à l'affût de gibier inaccessible, j'observe la toile de l'araignée qui se découpe sur le clair de lune, et son maître d'œuvre, assoupie au centre, qui attend l'arrivée de son petit gibier pour lui planter dans le corps ses mandibules empoisonnées, le sentir se raidir doucement alors qu'elle l'enveloppe dans une douce prison de laquelle elle tirera à volonté la succulente chair de l'insecte encore vivant.

Quand le sommeil me rattrape, je regagne ma demeure en suivant les cours d'eau jusqu'aux rochers mousseux, puis vingt pas à l'Est. Un massif de buissons et de lierre masque mon domaine : une clairière parfaitement invisible de tous bords. À chaque saison, elle se pare de nouvelles couleurs et héberge un échantillon de toutes les espèces de cette forêt, une arche sous les pins, un refuge gage de sérénité. J'y ai construit une petite cabane, un endroit simple sans fioritures et qui me permet surtout de dormir en sécurité, car la nuit si belle soit-elle appartient aux prédateurs.

Ces derniers ne m'ont par ailleurs pas encore importuné, mais on est jamais trop prudent, surtout en forêt. Ce soir ne fera pas exception et je compte fort sur les torches enflammées accrochées à mon porche pour repousser les éventuels importuns.

Je m'allonge sur ma couche et cède peu à peu au sommeil. Mes yeux se ferment sur un univers de rêves, des vapeurs envahissent mon cerveau, ma vue se trouble, je m'endors sous les chants des criquets et les bruissements du vent.

Soudain un son, redouté depuis des années, me sort de ma torpeur. Croyant à un cauchemar, je tends l'oreille, le regard rivé sur l'extérieur. Ma main empoigne machinalement le couteau de chasse, cet ami fidèle qui m'a nourri toutes ces années et devra se battre pour ma survie cette fois.

Car le son reprend, sinistre et langoureux, il déchire le silence matinal, fait frémir faune et flore. Le hurlement du loup. Loup solitaire ou meute entière ? Une seule réponse : danger de mort.

Debout au milieu de mon domaine j'écoute le chant traverser les bois, s'atténuer, puis s'éteindre quelques secondes avant de reprendre à nouveau. Le couteau au poing, mon esprit travaille à toute vitesse, m'ordonne de partir, rejoindre mes semblables et la civilisation, revenir à la sécurité d'un foyer citadin. Mais mon cœur est ici, il me hurle de protéger ce domaine : j'ai mis mon âme dans cette forêt, bâti de mes mains ce foyer. Et une fois encore, il l'emporte. Je n'attendrai pas que le loup me trouve, je chasserai le chasseur et s'il le faut, je le tuerai et ornerai mon domaine de sa tête pour dissuader ses congénères.

Je prends la route, guidé par le chant sinistre. Les brindilles ne cassent plus, les feuilles ne se froissent plus sous mon pas de chasseur. Je marche pour ma survie cette fois, et ne reverrai ma demeure qu'une fois le devoir accompli.

J'ai un sérieux avantage sur le loup, il vient d'arriver par ici et moi, j'appartiens à cet endroit. Je connais chaque plante, chaque racine et je perçois mieux que quiconque la présence de l'étranger. Ainsi, quand enfin la bête apparaît à mes yeux, ignorant ma présence et progressant naïvement dans ces lieux peu familiers pour elle, je ne peux m'empêcher de la suivre et l'observer alors qu'elle tente de s'adapter à de nouveaux reliefs.

Les heures filent et le loup reste seul, pas de meute à l'horizon. Il s'arrête au bord d'un cours d'eau pour y boire, et je sens que le moment est venu. Je fonce sur la bête, couteau tiré, prêt à livrer le combat. Mais j'ai sous-estimé sa force, et face à moi il semble soudain bien plus gros !

Le loup se braque, dévoile ses crocs et gronde, il me jette au visage toute la haine qui étincelle dans son regard.

Alors commence le combat. Il me saute à la gorge, laboure mon manteau de ses griffes et alors que sa rage déferle sur moi et qu'il manque de me tuer à chaque coup de croc, il rencontre ma lame et son sang se mélange au mien sur les fougères alentours.

Alors que sa colère croît et que ses assauts sont plus rapides, je sens la fatigue gagner mon corps : combattre un loup est plus éprouvant que chasser le gibier. Alors je saisis la dernière chance qui me soit offerte : les mains croisées devant le visage, je le laisse gagner du terrain et exposer son torse face à moi. La bête, toute occupée par sa fureur, ne relève pas le stratagème et profite de mon apparente faiblesse.

Alors je le transperce en plein cœur, encore et encore, son sang inonde mon visage, mes yeux, ma bouche et malgré tout il frappe encore, faiblit peu à peu, puis meurt, sa lourde masse de chair recouvrant ma figure et m'étouffant presque sous sa fourrure sanguinolente.

Mes bras repoussent alors le corps sans vie de mon ennemi. Allongé à ses côtés, mon corps oublie toute prudence et le sommeil m'emporte au milieu de ces bois, dans une mare de sang, à portée d'autres prédateurs peu cléments.

Au réveil je suis encore en vie, la douleur du combat a disparu, et le corps du loup gît toujours à mes côtés. Je le hisse sur mes épaules et prend le chemin de mon domaine. L'animal pèse son poids et en le suivant, je me suis fort éloigné de chez moi ; Il me faut poser mon fardeau à quelques reprises pour reprendre mon souffle avant de continuer la route.

Lorsque j'arrive enfin en vue de ma clairière, la nuit est fort avancée et c'est à la lueur du feu que je commence à le dépecer. Je sépare sa tête du reste du corps, la plante comme convenu sur un pic de bois, puis je prélève sa fourrure et l'étends à côté du feu.

Il me faut à présent préparer la viande. Je sépare les membres, retire les abats, lève les filets... Il faudra la consommer rapidement, le sang et l'odeur pourraient attirer d'autres carnivores bien plus dangereux.

Mon estomac répond de lui-même à cette dernière pensée, protestant énergiquement au manque de nourriture infligé depuis le matin. Je réponds rapidement à sa demande en préparant un bouillon avec quelques légumes cultivés sur mont terrain. J'y ajoute les abats, et l'odeur réveille mon appétit déjà féroce. En attendant que mon repas soit prêt, j'entrepose les autres morceaux au frais.

Une fois le bouillon prêt, je peux donc faire taire les grondements insistants de mon intérieur. La viande est tendre et le goût plutôt ordinaire, mais je sens quelque chose changer en moi, comme si je mangeais un concentré d'énergie pure. Je finis le bouillon jusqu'à la dernière goutte. À nouveau, la fatigue l'emporte et trouve satisfaction dans les bras de Morphée.

La nuit passe vite, les rayons du soleil percent petit à petit l'obscurité de ma cabane. Mais ce n'est pas la lumière du jour, ni le chant des oiseaux qui me tirent brusquement du sommeil. Je me sens fébrile, tremblant, je suis en nage, mon cœur bat la chamade. Je ressens un manque, mon corps réclame quelque chose mais quoi ? Je l'ignore. Je sais simplement qu'une douleur a envahi tout mon être.

Je me lève et sors, vite, sans prendre le temps de m'habiller. Il me faut de l'air, j'étouffe dans cette chambre close. Mais la douleur ne part pas. Puis je la sens, cette viande de loup si énergisante et je comprends que c'est elle que réclame mon corps. Je reprends quelques morceaux, les soumetts à la flamme, les regarde cuire sur la braise et hume l'odeur qui calme mes esprits et excite mes papilles. Alors enfin, je saisis les filets, les aligne sur mon assiette et les avale goulûment, presque sans mâcher. Le goût est toujours absent, mais l'effet persiste et c'est dans une forme olympienne que j'attaque l'entretien de mon domaine.

Je tiens une douzaine d'heures entre chaque prise de viande de loup, et à chaque fois mon corps retrouve cet état de souffrance jusqu'à recevoir sa nouvelle ration. Je crains alors le moment où mes réserves se videront et où la douleur ne se taira plus.

Heureusement, au troisième jour lors d'une chasse plus ordinaire, je repère des traces différentes du sabot de biche que je coursais : je compte quatre individus, dont trois manifestement plus petits. Une mère et ses louveteaux sont entrés dans ma forêt. Comme le premier mâle, cette famille est peu familiarisée à ces bois et laisse beaucoup de traces de son passage. Quelques poils agrippés aux branches, quelques brindilles brisées, quelques plantes repoussées. Les louveteaux sont jeunes, et çà et là on distingue leurs traces de lutte enjouée. Enfin, après une bonne heure de traque, je trouve la petite famille qui emménage dans un terrier abandonné. Les petits regardent leur mère qui agence leur

habitat, sans se douter du sort que je leur réserve. La louve est plus vigilante en revanche, et son instinct maternel la rend plus dangereuse qu'une meute entière. Si je veux l'atteindre je devrai la surprendre et passer outre ses sens affûtés.

Je focalise mon attention sur ses moindres gestes, mon esprit se confond avec le sien, nos sens s'assemblent. Notre regard ne quitte jamais le terrier, l'ouïe et l'odorat guettent le moindre indice suspect. Nous rassemblons les plantes, les brindilles, les feuilles et les mousses en songeant avec amour au confortable sommeil que vont connaître nos bébés. Notre attention toute focalisée sur les petits, nous n'entendons pas le chasseur s'approcher et quand nous repérons son odeur, sa lame a déjà tranché notre gorge.

La louve tombe, son sang bouillonne hors de la plaie béante, ses yeux cherchent les petits mais ne les trouvent plus, ses oreilles n'entendent déjà plus rien quand je prends la vie des trois rejetons.

La viande est apprêtée comme précédemment, bien que celle-ci offre moins de quantité. Le désossage en revanche, est plus délicat pour les louveteaux, et presque aussi compliqué que de retirer les arrêtes d'un poisson ! Finalement j'y parviens et les os, désormais nettoyés, rejoignent le squelette désincarné du mâle dans une fosse en contrebas.

Encore une fois je me régale de l'énergie qui émane des savoureux morceaux. Les petits ont beau se finir plus vite, leurs apports me stimulent plus encore. À mesure que passent les jours, mes sens croissent, je me sens plus agile, plus rapide et plus fort que jamais. Quand je chasse du gibier plus ordinaire, j'éprouve un plaisir autre que la simple satisfaction de mes besoins primaires.

Je trouve d'autres loups, plus ou moins forts, plus ou moins âgés, mâles et femelles. Les os d'une meute entière emplissent la fosse, une galerie de fourrures entoure la cabane. Je suis désormais le maître de la forêt, le prédateur

par excellence. Le temps passe et le jour vient, où plus aucun loup ne vient par ici, comme s'ils comprenaient qu'un danger trop grand pour eux rôdait dans ce bois.

Je finis donc par ressentir à nouveau la douleur, les frissons et la sensation aiguë du manque qui m'envahit. Je me mets à chercher, fébrile, une ombre, une fourrure, un hurlement au clair de lune, une paire d'yeux illuminant la nuit. En vain, le Loup est parti pour de bon.

Rebroussant chemin, j'entends alors un bruit nouveau, un pas lourd, un souffle rauque. Une ombre imposante se dessine plus bas, et en m'approchant je reconnais l'Ours redoutable.

Alors petit à petit, une nouvelle perspective se dessine en moi. Si le loup a pu m'apporter tant de force, faisant de moi le roi des lieux, l'ours m'offrira le trône d'empereur. Avidé, je sors à nouveau mon couteau de chasse, le piste, l'observe puis m'élançe, lame en avant, prêt à tuer.

* * *

– Attention !

Il n'en fallut pas plus à Jeremy pour faire volte-face et éviter de justesse la lame du couteau. Avant que son assaillant ne charge à nouveau, il dégaina son arme et lui logea une balle dans le genou. Le forcené s'écroula en hurlant, le regard hagard, comme aveuglé par la douleur.

– Mais vous êtes qui, vous ? Vous êtes *malade* ?

Maxine réalisait à peine qu'elle venait de sauver la vie de son collègue. Elle n'en attendait pas moins une réponse du taré qui se tordait de douleur devant elle, le bout du fémur à l'air. Comme la réponse attendue ne venait pas, elle le brusqua un

peu du bout du pied, mais ne parvint qu'à lui arracher des râles incompréhensibles dignes d'un vrai dément.

– Regarde, constata Jeremy, remis de ses émotions. Ses vêtements, il est couvert de sang...

– Et c'est quoi, ce collier ? Risqua Maxine, qui avait deviné malgré elle et refusait d'en voir d'avantage.

Un collier de dents humaines. Du sang sur le visage et les habits. De toute évidence, les deux agents avaient trouvé ce qu'ils cherchaient. Jeremy lança un appel radio qui amena à eux la garnison entière. Les chiens, retenus avec peine par leurs maîtres en uniforme, grondaient face à la loque humaine qui geignait devant eux.

On leur fit renifler l'homme, et ils trouvèrent rapidement la piste qui les mena droit à la clairière, la cabane et la fosse. Les plus jeunes agents eurent peine à retenir un prompt vomissement. La tête d'un homme, plantée sur une pique et déjà mangée par de nombreux insectes, les fixait de ses orbites vides. Des peaux humaines, accrochées autour de la cabane, séchaient à l'air au-dessus d'une fosse débordante d'ossements.

Une équipe scientifique arriva, retira les squelettes et tenta de les trier, en vain.

En revanche, ils trouvèrent sans peine les vingt-sept crânes, petits et grands, des familles de randonneurs signalées disparues depuis un mois.